Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 6

Artikel: Lo dzudzuo et lo roudeu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187597

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

gnes de l'île ont disparu. Nous accueillons donc avec un sourire sceptique les divers crus de Madère qu'on nous offre. Tous les Madères ne sont pas de vrais Madères, sans doute, mais le *Madère existe;* il s'agit seulement de savoir le trouver.

Voici, à ce propos, quelques détails peu connus et fort intéressants :

L'île de Madère, située à 660 kilom. de la côte N.-O. de l'Afrique, appartient au Portugal. Sa population est de 150,000 habitants, et son climat ne varie guère que de 5 degrés entre la température d'hiver et celle d'été. Partout où le sol est propice, on cultive la vigne. Les pampres y sont dressés sur un treillage de jonc de 3 ou 4 pieds de hauteur, supporté par des pieux qui permettent au vigneron de passer dessous pour tenir la terre libre de mauvaises herbes et y entretenir l'humidité. Ce treillage permet en outre au vigneron de se glisser dessous pour cueillir le raisin. Les vendanges commencent habituellement dans la dernière semaine d'août, et le pressurage avant les grandes pluies d'octobre.

Après le pressurage, le moût est transporté à Funchal, capitale de l'île. Il est alors versé dans des fûts et se repose jusque vers la mi-novembre, et, après avoir été soutiré plusieurs fois, il est envoyé à l'étuve. Celle-ci se compose de bâtiments en pierre à deux étages, divisés en compartiments chauffés par des tuyaux remplis d'air chaud, provenant de poêles installés au rez-de-chaussée, et dont la température varie entre 30 et 48 degrés Réaumur, suivant la qualité des vins. Le résultat de cette opération est de hâter le développement du vin, de lui donner du moelleux et de l'empêcher de fermenter à nouveau. Il est ensuite collé et soutiré, et, au bout de 2 ans, il est propre à être livré à la consommation.

Quelques négociants de Madère font faire, chaque année, à une certaine quantité de leurs vins, le voyage aller et retour aux Indes, dans le but de mûrir le vin et de lui donner un bouquet et un goût particulier qu'il tire sans doute de la forte chaleur qui règne dans la cale du navire et du mouvement continuel auquel il est soumis. Le vin de Madère se bonifie beaucoup en vieillissant, et l'on trouve encore des grands vins de 50 à 100 ans.

En 1852, la récolte a été nulle, à cause des ravages de l'oïdium, et, pendant 9 ans, il n'y a pas eu de vin, ce qui a donné lieu à cette croyance que Madère n'en produisait plus. En 1861, on en a récolté 1,600 hectolitres; les récoltes ont augmenté, et, à partir de 1870, elles ont donné, en moyenne, 40,000 hectolitres par an.

Au commencement du quinzième siècle, l'île de Madère n'était qu'une immense forêt, qu'on incendia par mégarde. Cet incendie dura 7 ans, et l'amas de cendres qui en résulta donna au sol la fécondité extraordinaire dont il jouit.

Le Madère véritable n'est donc pas une légende, et les amateurs de ce vin exquis et hygiénique peuvent se rassurer; ils n'auront du reste pas de difficulté à obtenir du vin authentique quand ils le désireront.

Parmi les négociants qui font le commerce du Madère, il faut citer en première ligne la maison Cossart, Gordon et Cᵉ, la plus ancienne et la plus importante de l'île. Ses immenses magasins sont situés à Funchal et contiennent trois groupes de bâtiments. Un seul de ces groupes couvre un espace de plus de 2 hectares. Dans une grande cour, abritée par des treillages de vignes, 50 hommes sont occupés à fabriquer des tonneaux de 418 litres chacun, pour loger le vin. Dans d'immenses magasins, on admire des rangées de fûts (plus de 18,000), contenant le vin acheté aux dernières vendanges. On y laisse fermenter ou clarifier ce moût, après quoi il est soutiré et envoyé à l'étuve pour être soumis au chauffage dont nous avons parlé. Les ouvriers doivent, à des intervalles réguliers, pénétrer dans ces locaux pour examiner les fûts et faire le remplissage nécessaire pour compenser le déchet. Ces hommes ne paraissent pas trop souffrir de la température des étuves, qui s'élève de 45 à 55 degrés. Lorsqu'ils sortent de là, ils s'enveloppent dans des couvertures, boivent un coup de vin généreux et passent dans des pièces bien closes, où leur corps reprend graduellement la température normale.

Les divers groupes de bâtiments de MM. Cossart, Gordon et Cᵉ présentent un aspect riant et agréable, grâce aux treillages qui abritent toutes les cours, et forment des passages couverts d'une maison à l'autre. On ne peut pas se faire une idée de la fraîcheur et de la beauté de ces galeries de feuillages et de fruits, qui prennent un développement incroyable dans ce climat magnifique. Elles forment des abris impénétrables, qui préservent de la chaleur du jour les 200 ouvriers de cette grande fourmilière.

Un de nos abonnés nous écrit:

Vous avez raconté samedi dernier un incident assez comique, arrivé dans une course de Gambetta au Val-d'Illiers, laissant suffisamment entrevoir, que personne n'était moins clérical que le grand orateur.

Permettez-moi, néanmoins, de mettre en regard de votre article ces quelques lignes empruntées au correspondant du *Times :*

« Gambetta était-il, au fond, religieux ou non? C'est-ce que personne autre que lui n'aurait pu dire; mais il était superstitieux et ne manquait pas d'envoyer des cierges à l'église de la paroisse de laquelle il se trouvait au moment de l'anniversaire de la mort de sa mère. Un jour qu'il passait devant l'église Notre-Dame des Victoires, en compagnie d'un sénateur républicain, il s'arrêta subitement et dit: « Je brûle toujours un cierge à pareille date; je l'avais oublié. » En disant cela, il se dirigea vers le portail, et son ami fit en souriant: « Qu'est ce que les cléricaux diraient s'ils apprenaient cela?... » Gambetta hésita un moment, puis il répliqua: *Bah! on dira que j'aimais ma mère!* Et il entra dans l'église, laissant son ami à la porte.

Lo dzudzo et lo roudeu.

Vo cognâitè bin monsu lo dzudzo Dzegnottet, cé brâvo petit vîlhio qu'a adé onna bouna réson à vo

derè, et qu'on âmè tant à vairè passâ dein noutron velâdzo lo delon matin, quand s'ein va ein vela, à la tenablia dâo tribunat.

L'autro delon, que devessâi lâi allâ, l'eintrè ein arreveint ein vela, âo café fédérat bairè dou déci, po sè reférè on bocon, ka l'étâi on pou mafi et l'avâi tsaud. Assebin on iadzo dein la tsambra à bâirè, ye trait son gros gardabit et son tsapé, po s'essuvi lo front, kâ châvè.

Tandi que l'étâi quie, arrevè on espèce dè roudeu, tot dépatolliu, que vint sè chetâ découtè, et que démandè on verro dè mame, et aprés que lo s'est eingozellâ, ye pâyè et s'ein va. Quand l'est su la porta po sailli, ye revirè la téta et sè met à derè : « Adieu, mon vîlhio! adieu, mon pourro vîlhio! »

Lo dzudzo, que sé créyâi que l'étâi à li que desâi cein, lâi fâ : « Bondzo! » mà ne savâi pas porquiè cé galliâ étâi tant amicat, et sè peinsâ que l'avâi binsu 'na petita torniola, kâ quand on s'amusè avoué lo bringo, on est vito dedein. N'est què quand l'eut fini sa petsoletta et que vollie sailli dè la pinta, que lo dzudzo eut lo fin mot dè l'afférè, kâ quand l'eut remet son gardabit, et que vollie repreindrè son tsapé, on tsapé dè 8 fr. 50 centimes, ne trova què cé dâo roudeu, asse coffe que 'na tapiâire ; ma po lo sin, l'étâi lavi ; lo roudeu l'avâi robâ, et lo dzudzo compre à quoui cllia tsaravouta desâi : « Adieu, mon pourro vîlhio. »

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.

V.

Marguerite se retourna brusquement du côté de sa mère.

— Tu le vois, dit-elle, Georgette a, ce soir, des succès incompréhensibles, et je ne comprends pas pourquoi nous continuerions à conduire dans le monde cette petite ouvrière, qui ne mérite pas les bontés que nous avons pour elle.

— Tu te trompes, ma chère enfant ; mais vois donc, c'est à peine si quelques personnes la regardent en passant. Et nous ne pourrions, je le crains, rompre nos bonnes relations avec les dames Armingaud, sans être accusées d'ingratitude. Rappelle-toi ton enfance, Marguerite ; Georgette et toi vous étiez inséparables alors, et il n'est pas de services que tu n'aies reçus de Georgette et de sa mère.

— Oui ; mais nous les leur avons bien rendus depuis, et leur position est devenue si différente de la nôtre, que j'ai parfois une sorte de honte de me trouver auprès d'elles.

Mme Herbelin, habituée à toujours admirer sa fille et à céder à tous ses caprices, ne répondit que par un soupir à cette nouvelle boutade, et elle accueillit avec joie la bonne figure du père de Léopold qui, émergeant d'un groupe bruyant où on lui faisait fête, s'approchait d'elle avec un empressement tout amical.

— Eh bien ! comment trouvez-vous mon fils, mon cher enfant prodigue ? demanda le banquier en s'asseyant dans l'une des chaises abandonnées par les jeunes filles.

— Votre fils est, comme vous nous l'aviez dit, tout ce qu'il y a de plus charmant et de plus aimable, répondit la vieille dame.

— Et ne pensez-vous pas, comme moi, qu'il fera le bonheur de la femme qui voudra bien l'accepter pour son mari ?

— Oh ! je partage entièrement cette conviction ! s'écria avec sincérité la mère de Marguerite.

M. Armistroff jeta successivement un regard sur son interlocutrice.

Cette réponse lui paraissait si catégorique et si encourageante, qu'il n'hésita pas à se pencher un peu vers Mme Herbelin, pour que ses paroles ne pussent être entendues, et il murmura à demi-voix :

— Si vous le voulez, nous en reparlerons plus tard... N'est-ce pas ?

C'était une semence qui tombait dans un champ trop bien préparé pour ne pas produire aussitôt ses fruits.

Mme Herbelin y voyait, pour sa fille, un triomphe désiré qui allait détruire à jamais ses craintes et ses ennuis à propos de la pauvre Georgette, et il lui vint presque à la pensée de répondre :

— Pourquoi pas tout de suite ?

Mais elle comprit qu'elle ne pouvait ainsi lancer sa dignité et celle de sa fille au vent du premier caprice venu, et elle se contenta de sourire, comme le font les femmes, quand elles ne veulent pas compromettre une position.

Cela ne voulait dire ni oui, ni non ; et, sans rien promettre au banquier, lui laissait toute sa liberté d'action pour demander la main de sa fille.

Le père de Léopold et la mère de Marguerite ne s'étaient rien dit, mais ils s'étaient compris ; et, dans leur esprit, ils avaient déjà échangé des promesses pour assurer le bonheur de leurs enfants.

Et pendant ce temps-là, ceux dont l'avenir se trouvait ainsi jeté comme un enjeu dans une partie dont ils ne se doutaient même pas, dansaient insouciants en apparence, tandis que tout un monde de pensées tourbillonnaient dans la tête de Marguerite, et peut-être un peu plus encore dans celle de Léopold.

...Georgette ne reparut plus ni aux fêtes qui se succédèrent à l'hôtel du banquier, ni à celles, nombreuses et brillantes, où Léopold avait espéré la rencontrer avec Marguerite et sa mère.

Peut-être regrettait-il peu pour la jeune fille qu'elle ne se laissât pas aller à l'attrait de ce monde bruyant, où elle devait perdre parfois le calme nécessaire à la vie modeste qu'elle avait dû accepter : mais il éprouvait un vif désappointement de ne plus trouver l'occasion si désirée de connaître davantage la seule femme qui, jusqu'à ce jour, avait pu toucher son cœur et occuper sa pensée.

Ce monde, où il ne la rencontrait plus, n'était pour lui qu'un désert où manquait l'oasis qui pouvait seule apaiser sa soif de bonheur. Ses pas y étaient errants, comme s'il y marchait au hasard, sans but et sans espérances.

Pourquoi donc ne chercherait-il pas à la revoir ?

Mais cette idée, si simple en apparence, lui parut hérissée de difficultés de toutes sortes, aussitôt qu'il songea sérieusement à la mettre à exécution.

Il ne connaissait pas la demeure des dames Armingaud ; mais, l'eût-il connue, sous quel prétexte pouvait-il se permettre de se présenter devant elles ?

Il avait beau se souvenir de sa conversation avec la jeune fille, dont les moindres détails en étaient restés dans sa mémoire, comme si une partie de sa vie passée y eût été attachée, mais il ne trouvait là aucun prétexte à pouvoir se rapprocher d'elle.

(A suivre).

Conférences de M. Julliard.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de M. Julliard, que le public lausannois a pu apprécier dans les intéressantes conférences qu'il nous a données en 1881 et 1882 et qui ont laissé de si bons souvenirs ; mais nous nous empressons de rappeler celles qu'il donne actuellement sur les *Grands poètes de*